

Table des matières

Sur le défaitisme.....	1
Beaucoup de tapage autour de Cronstadt.....	4
Un « front populaire » d'accusateurs.....	4
Les groupements sociaux et politiques à Cronstadt.....	5
Les modifications intervenues pendant les années de la guerre civile.....	6
Les causes sociales du soulèvement.....	8
Le caractère contre-révolutionnaire de la rébellion de Cronstadt.....	9
La Nep et l'insurrection de Cronstadt.....	10
Les « insurgés de Cronstadt » sans forteresse.....	11

Sur le défaitisme

(2 janvier 1938)

Lettre en français (T 4260) à J. van Heijenoort, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade Van¹,

Je n'ai même pas ici un exemplaire du *Case of Leon Trotsky*². Je ne puis donc pas analyser le texte ni surtout le contexte. Mais la question est bien claire sans cela, au moins pour ceux qui ne cherchent pas consciemment à l'embrouiller. La commission, comme c'était son devoir, a manifesté un profond intérêt pour la question de mon attitude vis-à-vis de l'U.R.S.S. et surtout en temps de guerre. « Si vous ne voulez pas soutenir les gouvernements alliés de l'U.R.S.S., vous êtes pratiquement un défaitiste. » Tel était le sens des arguments des commissaires, surtout, si je ne me trompe pas, de Stolberg et, en parité, de l'avocat Finerty³. Il est facile de voir qu'ils reproduisent ainsi l'argumentation de nos ultra-gauches, seulement avec le signe contraire (on voit par là que l'ultra-gauchisme est la pensée bourgeoise, mais retournée et portée à son paroxysme). J'ai répondu en ce sens que nous ne faisons pas notre politique en fonction du gouvernement, mais directement en fonction des masses et que, tout en restant en irréductible opposition aux gouvernements bourgeois alliés de l'U.R.S.S., comme la France, dans l'application de notre politique, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour protéger les intérêts de la défense de l'U.R.S.S. (ou de la Chine, etc.). Or j'ai dû donner dans ce contexte quelques exemples sommaires, dans le genre de ceux que j'ai utilisés dans la discussion sur la question chinoise (les deux bateaux, etc.). La question se réduit en somme à savoir si nous avons l'obligation de défendre l'U.R.S.S. ou un autre État ouvrier plus authentique, en cas de guerre sans sortir de l'opposition révolutionnaire, et si oui, par quels moyens. Cette question est traitée dans mon article contre Craipeau⁴. Je n'ai pour l'instant rien à y ajouter.

Il est possible que le rapport sténographique manque quelque peu de précision. Il ne s'agit ni d'un texte de programme bien pesé, ni même d'un article, mais d'un compte rendu sténographique rédigé par la commission. Vous savez que je n'ai pas eu la possibilité de le réviser moi-même. Des malentendus, des imprécisions ont pu s'y glisser. Les ennemis peuvent s'en servir, mais les camarades sérieux doivent prendre cette question dans son ensemble. Je reste totalement sur la base des thèses de la IV^e Internationale sur la

1 Jean van Heijenoort (né en 1912) avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo puis à Saint-Palais et Barbizon. Il était arrivé au Mexique en même temps que lui.

2 Cette lettre de Trotsky a pour origine une lettre du Belge Vereeken du 15 décembre 1937, à propos d'un extrait de la déposition de Trotsky devant la sous-commission d'enquête de Coyoacán qui venait de paraître dans *Der einzige Weg*. Il s'agissait d'une traduction allemande du texte paru en anglais dans *The Case of Leon Trotsky* (L'Affaire Trotsky). Vereeken accusait Trotsky d'invoquer la « défense de l'U.R.S.S. » pour justifier, sans le dire, l'abandon du « défaitisme », en cas de guerre, dans les pays alliés à l'U.R.S.S. Trotsky avait dit, dans la perspective d'une guerre entre l'U.R.S.S. alliée à la France contre le Japon ou l'Allemagne : « Ce sont deux choses différentes. En Allemagne et au Japon, j'appliquerais des méthodes militaires pour combattre de tout mon possible, m'opposer, endommager la machine, la machine militaire du Japon, la désorganiser, tant au Japon qu'en Allemagne. En France, c'est l'opposition politique à la bourgeoisie et la préparation de la révolution prolétarienne. Dans les deux cas, ce sont des méthodes révolutionnaires. Mais en Allemagne et Japon, j'ai pour objectif immédiat la désorganisation de toute la machine. En France, j'ai celui de la révolution prolétarienne » (*The Case of Leon Trotsky*, p. 290).

3 Trotsky ne se trompe pas. Benjamin Stolberg (1891-1951) était écrivain et journaliste, d'origine allemande, collaborateur de *The Nation*. John F. Finerty (1885-1967) était l'avocat-conseil de la commission et avait plaidé auparavant pour Tom Mooney, Sacco et Vanzetti.

4 Cf. *Œuvres*, 15, pp. 255-266. Yvan Craipeau né en 1911) dirigeant de la Ligue communiste, puis du G.B.L. et du P.O.I., contestait l'analyse de l'U.R.S.S. comme « État ouvrier dégénéré ». Trotsky avait commencé à polémiquer contre lui.

guerre⁵. Il y a là-dedans un point qui, dès l'origine, avait soulevé l'opposition de Vereeken et de Craipeau⁶. C'est là-dessus qu'il faudrait s'expliquer : l'expérience de ces dernières années a-t-elle ou non confirmé ces thèses sur ce point décisif ?

J'ai découvert par hasard que les lovestonistes⁷ américains ont essayé, eux aussi, d'utiliser la même citation pour présenter la chose comme si j'avais deux politiques opposées en cas de guerre, une pour les pays démocratiques, l'autre pour les pays fascistes. Rien de plus absurde. La guerre ne sera pas une compétition entre régimes politiques. Il s'agira de partager le monde, de subjuguier définitivement la Chine et de reconquérir l'U.R.S.S. au compte du capitalisme. Notre politique pendant la guerre doit en conséquence être adaptée au caractère de cette guerre. Nous sommes contre la réduction de la Chine en esclavage et contre le rétablissement du capitalisme en U.R.S.S. Nous aidons l'U.R.S.S. comme la Chine, pendant la guerre, par tous les moyens qui peuvent être à la disposition d'une classe opprimée et non dirigeante, et qui demeure en opposition irréductible à son gouvernement tout en se préparant à le renverser et à prendre le pouvoir. Voilà comment la question se pose. Quiconque la pose différemment cherche à éviter d'y répondre ou, tout simplement, à l'embrouiller.

Quant au camarade Vereeken, lequel, malheureusement, s'éloigne de plus en plus du marxisme, il est extrêmement caractéristique qu'il trouve possible de soutenir Sneevliet⁸ dans sa lutte totalement opportuniste désormais ouverte contre la IV^e Internationale et, en même temps, de diriger contre nous son intransigeance ultra-gauchiste. Pour ne pas priver le N.A.S.⁹ de la manne gouvernementale, Sneevliet, en temps de paix, a, vis-à-vis de son gouvernement, une attitude totalement conciliatrice, diplomatique et équivoque.

Peut-on croire un seul instant qu'en cas de guerre à laquelle la Hollande participerait, Sneevliet serait capable d'avoir une attitude révolutionnaire ? Seul un aveugle pourrait le croire. Le devoir de tout révolutionnaire, en Hollande comme ailleurs, est de dénoncer impitoyablement la politique de Sneevliet qui ne peut que compromettre la IV^e Internationale. Au lieu de cela, Vereecken s'érige en ange gardien de Sneevliet. Il le protège contre le travail fractionnel¹⁰, c'est-à-dire contre le marxisme, comme il avait déjà protégé ces pauvres centristes du P.O.U.M.¹¹ contre le « noyautage » de la IV^e Internationale. Le monde

5 Cf. « La Guerre et la IV^e Internationale », *Œuvres*, 4, pp. 48-95.

6 Georges Vereeken (1898-1978), ancien membre du C.C. du P.C. belge, avait été l'un des fondateurs de l'Opposition de gauche. Le passage auquel Trotsky fait allusion est vraisemblablement le suivant : « Le prolétariat d'un pays capitaliste qui se trouve allié de l'U.R.S.S. doit conserver pleinement et complètement son irréductible *hostilité au gouvernement impérialiste de son propre pays*. En ce sens, sa politique ne sera pas différente de celle d'un prolétariat dans un pays qui combat l'U.R.S.S. Seulement, dans la nature des actions pratiques, il peut apparaître, en fonction des conditions concrètes de la guerre, des différences considérables. Par exemple, il serait absurde et criminel, en cas de guerre entre l'U.R.S.S. et le Japon, que le prolétariat américain sabote l'envoi de munitions américaines à l'U.R.S.S. Mais le prolétariat d'un pays combattant l'U.R.S.S. devrait absolument recourir à de telles actions : grèves, sabotage » (*ibidem*, p. 68).

7 Trotsky appelle « lovestonistes » les militants de l'ancienne *Communist Party Opposition* – l'opposition de droite dite aussi « brandlérienne » – qui constituaient aux États-Unis l'*Independent Labor League* dirigée à l'époque par Lovestone. Jakob Liebshtein, dit Jay Lovestone (né en 1898) avait été l'un des premiers communistes américains, secrétaire national en janvier 1922, secrétaire général en 1927. Il avait été exclu comme « droitier » en mai 1929.

8 Henricus dit Henk *Sneevliet* (1883-1942), pionnier du mouvement communiste en Hollande et en Asie (Indonésie et Chine) était le dirigeant incontesté du R.S. A.P. hollandais qui était en train de rompre avec le mouvement pour la IV^e Internationale.

9 Le N.A.S. (*Nationaal Arbeids-Sekretariaat*) était un petit « syndicat rouge » dirigé par Sneevliet, dont il avait gardé la direction en quittant le P.C. Trotsky condamnait en général la politique de division syndicale et pensait en outre que c'était ce syndicat subventionné par l'État qui pesait lourd sur la politique néerlandaise opportuniste de Sneevliet.

10 Vereeken était un des membres du C.C. de la section belge qui avaient décidé, le 16 octobre, puis confirmé, le 16 décembre 1937, leur opposition à la poursuite du travail fractionnel entrepris à partir d'Anvers par des militants belges et allemands en direction du R.S.A.P. et qui tentait d'organiser l'opposition à Sneevliet.

11 Le P.O.U.M. (*Partido Obrero de Unificación Marxista*) était né en septembre 1935 de la fusion du *Bloc ouvrier et paysan* de Catalogne et de la *Izquierda comunista*, qui regroupait jusque-là les trotskystes espagnols. Au début de la guerre

semble renversé dans la tête de Vereeken. À toute occasion, il ne cesse de commettre de nouvelles fautes afin de couvrir les précédentes ou d'en détourner l'attention. Il oscille maintenant entre Sneevliet et les bordiguistes ^[12] et ses oscillations deviennent de plus en plus menaçantes, fort heureusement pas pour la IV^e Internationale, mais malheureusement pour lui-même. J'ai déjà écrit dans une lettre précédente qu'il fallait sauver Vereeken de lui-même. Cette tâche est devenue plus brûlante que jamais. Mais on ne peut sauver le camarade Vereeken ni par des concessions ni par des ménagements. Il faut lui opposer le ferme rempart de toutes les sections de la IV^e Internationale, y compris la section belge. En tout cas, la question décisive pour l'avenir de Vereeken n'est pas son exaltation artificielle à propos de telle ou telle citation isolée et mal interprétée, mais son attitude vis-à-vis du P.O.U.M. et de Sneevliet, c'est-à-dire : pour le marxisme ou pour l'opportunisme, pour la IV^e Internationale ou pour le bureau de Londres.

Voilà tout ce que je puis dire pour le moment et je pense réellement qu'après toute la polémique de ces dernières années, cela suffit totalement.

civile, les trotskystes avaient voulu engager dans le P.O.U.M. un travail de fraction que Vereeken avait véhémentement condamné.

¹² Les « bordiguistes » est le nom que l'on donne au groupe qui s'intitulait *Fraction de gauche* et dont l'un des animateurs avait été à l'origine l'Italien Amadeo Bordiga (1889-1970), fondateur de la « fraction abstentionniste » du P.S.I puis du P.C.I. La Fraction publiait à Bruxelles une revue intitulée *Bilan* et avait gagné à elle pas mal d'ex-trotskyistes belges.

Beaucoup de tapage autour de Cronstadt

15 janvier 1938

Un « front populaire » d'accusateurs

La campagne autour de Cronstadt¹ est menée dans certains milieux avec une énergie qui ne se relâche pas. On pourrait croire que la révolte de Cronstadt ne s'est pas produite il y a dix-sept ans, mais hier seulement. Anarchistes, mencheviks russes, sociaux-démocrates de gauche du bureau de Londres, confusionnistes individuels, le journal de Milioukov² et, à l'occasion, la grande presse capitaliste participent à cette campagne avec un zèle égal et les mêmes cris de ralliement. En son genre, c'est une sorte de « Front populaire » !

Hier seulement, j'ai trouvé par hasard dans un hebdomadaire mexicain de tendance à la fois catholique réactionnaire et « démocratique », les lignes suivantes : « Trotsky ordonna l'exécution de 1500 (?) marins de Cronstadt, ces purs d'entre les purs. Sa politique quand il était au pouvoir ne différait en rien de la politique actuelle de Staline. » Comme on le sait, c'est la même conclusion qu'ont tirée les anarchistes de gauche. Lorsque, pour la première fois, je répondis brièvement dans la presse aux questions de Wendelin Thomas³, membre de la commission d'enquête de New York, le journal des mencheviks russes vola au secours des mutins de Cronstadt et de... Wendelin Thomas. Le journal de Milioukov intervint dans le même sens. Les anarchistes m'attaquèrent encore plus fort. Toutes ces autorités proclamaient que ma réponse à Thomas était sans valeur. Cette unanimité est d'autant plus remarquable que les anarchistes défendent dans le symbole de Cronstadt l'authentique communisme anti-étatique ; à l'époque de l'insurrection de Cronstadt, les mencheviks étaient des partisans déclarés de la restauration du capitalisme, et, aujourd'hui encore, Milioukov est pour le capitalisme.

Comment l'insurrection de Cronstadt peut-elle être à la fois si chère au cœur des anarchistes, des mencheviks et des contre-révolutionnaires libéraux ? La réponse est simple : tous ces groupes ont intérêt à discréditer l'unique courant révolutionnaire qui n'ait jamais renié son drapeau, qui ne se soit jamais compromis avec l'ennemi, et qui soit le seul à représenter l'avenir. C'est pourquoi il y a parmi les accusateurs attardés de mon « crime » de Cronstadt tellement d'anciens révolutionnaires, ou d'anciens demi-révolutionnaires, de gens qui jugent nécessaire de détourner l'attention des abjections de la IIIe Internationale ou de la trahison des anarchistes espagnols⁴. Les staliniens ne peuvent pas encore se joindre ouvertement à la campagne autour de Cronstadt, mais à coup sûr ils se frottent les mains de satisfaction. Autant de coups dirigés contre le « trotskysme », contre le marxisme révolutionnaire, contre la IVe Internationale !

1 Cronstadt, île au large de Petrograd, était la base de la flotte de la Baltique. Sa garnison se souleva en mars 1921 contre le gouvernement bolchevik. Les opérations militaires, du 7 au 17 mars, furent suivies d'une sévère répression qu'une tradition malveillante impute particulièrement à Trotsky.

2 Pavel N. Milioukov (1859-1943), historien et dirigeant du parti constitutionnel-démocrate (« cadet »), ancien ministre du gouvernement provisoire, émigré en France, y publiait un journal qui s'était joint à la campagne déclenchée contre Trotsky à propos de Cronstadt.

3 Wendelin Thomas (1884-19?), marin, socialiste en 1910, avait été en 1918 un des dirigeants du soulèvement de la flotte de guerre. Député communiste au Reichstag, il avait rompu en 1933 et vivait aux États-Unis. Il avait été membre de la commission Dewey et, après la session de Coyoacán, avait adressé à Trotsky une série de questions sur Cronstadt et Makhno. La première réponse de Trotsky à se trouve dans les Œuvres, 14, pp. 175-178.

4 Il est vrai que le concert dirigé particulièrement contre Trotsky sur Cronstadt (Zinoviev, Lénine, Staline, avaient-ils moins de responsabilités que lui ?) était curieusement opportun au moment du grand massacre en U.R.S.S. et de la faillite des dirigeants anarchistes devenus ministres et colonels en Espagne.

Mais au juste pourquoi cette confrérie bigarrée s'accroche-t-elle précisément à Cronstadt ? Au cours des années de la révolution, nous avons eu pas mal de conflits avec les Cosaques, les paysans et même avec certaines couches d'ouvriers (des ouvriers de l'Oural organisèrent un régiment de volontaires de l'armée de Koltchak !). La base de ces conflits résidait avant tout dans l'antagonisme entre les ouvriers, en tant que consommateurs, et les paysans, en tant que producteurs et vendeurs du pain. Sous la pression du besoin et des privations, les ouvriers eux-mêmes se divisaient épisodiquement en camps hostiles ; selon qu'ils étaient plus ou moins liés au village.

L'Armée rouge elle-même subissait l'influence de la campagne. Pendant les années de guerre civile, il fallut plus d'une fois désarmer des régiments mécontents ! L'introduction de la « nouvelle politique économique » (Nep) atténua les frictions, mais fut loin de les faire disparaître complètement. Au contraire, elle prépara la réapparition des koulaks et conduisit, au début de la présente décennie, à la renaissance de la guerre civile dans les campagnes. L'insurrection de Cronstadt ne fut qu'un épisode dans l'histoire des relations entre la ville prolétarienne et le village petit-bourgeois ; on ne peut comprendre cet épisode qu'en le mettant en liaison avec la marche générale du développement de la lutte des classes au cours de la révolution.

Cronstadt ne diffère de la longue liste des autres mouvements et soulèvements petits-bourgeois que par son aspect sensationnel. Il s'agissait d'une forteresse maritime, sous Petrograd même. Pendant le soulèvement, on fit des proclamations, on lança des appels par radio. Les socialistes-révolutionnaires et les anarchistes, accourus précipitamment de Petrograd, embellirent le soulèvement avec des phrases et des gestes « nobles ». Tout ce travail laissa des traces imprimées. À l'aide de ce matériel documentaire (en fait, de fausses étiquettes), il n'est pas difficile de bâtir une légende autour de Cronstadt, d'autant plus exaltée que, depuis 1917, le nom de Cronstadt était entouré d'une auréole révolutionnaire. Ce n'est pas pour rien que la revue mexicaine ci-dessus mentionnée appelle ironiquement les marins de Cronstadt « les purs entre les purs ».

La spéculation sur le prestige révolutionnaire de Cronstadt est un des principaux traits de cette campagne véritablement charlatanesque. Anarchistes, mencheviks, libéraux, réactionnaires, tentent de présenter les choses comme si, au début de 1921, les bolcheviks avaient retourné leurs armes contre ces mêmes marins de Cronstadt qui avaient assuré la victoire de l'insurrection d'Octobre. C'est le point de départ de tout l'édifice de leur mensonge. Qui veut en mesurer la profondeur doit avant tout lire l'article du camarade J. G. Wright dans *New International*⁵. Mon objectif est différent : je veux caractériser la physiologie du soulèvement de Cronstadt d'un point de vue plus général.

Les groupements sociaux et politiques à Cronstadt

La révolution est « faite » directement par une *minorité*. Cependant le succès d'une révolution n'est possible que si cette minorité trouve un appui plus ou moins grand, ou au moins une amicale neutralité de la part de la majorité. La succession des divers stades de la révolution, de même que le passage de la révolution à la contre-révolution sont directement déterminés par les modifications des rapports politiques entre minorité et majorité, entre avant-garde et classe.

Parmi les marins de Cronstadt, il y avait trois couches politiques : les révolutionnaires prolétariens, certains ayant un sérieux passé de luttes et une trempe révolutionnaire ; la couche intermédiaire, la majorité essentiellement d'origine paysanne, et enfin une couche

⁵ L'article en question n'était pas encore paru. Intitulé « La vérité sur Cronstadt », il devait paraître seulement dans le n° 2 de *New International*, de février 1938.

de réactionnaires, fils de koulaks, de boutiquiers et de popes. Au temps du tsar, l'ordre ne pouvait être maintenu sur les bateaux de guerre et dans la forteresse que dans la mesure où le corps des officiers, par l'intermédiaire de la partie réactionnaire des sous-officiers et des marins, exerçait son influence ou sa terreur sur la large couche intermédiaire, isolant ainsi les révolutionnaires, qui étaient surtout les mécaniciens, les artilleurs, les électriciens, c'est-à-dire surtout des ouvriers de ville.

L'histoire de la mutinerie du cuirassé Potemkine, en 1905 repose intégralement sur les relations réciproques entre ces trois couches, c'est-à-dire la lutte des couches extrêmes, prolétarienne et petite-bourgeoise réactionnaire, pour exercer l'influence dominante sur la couche paysanne intermédiaire, la plus nombreuse. Celui qui n'a pas compris ce problème, qui constitua l'axe du mouvement révolutionnaire dans la flotte, ferait mieux de taire sur les problèmes de la révolution russe en général. Car elle fut tout entière, et, pour une large part, elle est encore aujourd'hui une lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie pour influencer de façon décisive la classe paysanne. La bourgeoisie, durant la période soviétique, s'est présentée surtout dans la personne des koulaks, c'est-à-dire des sommets de la petite bourgeoisie, de l'intelligentsia « socialiste », et, maintenant sous la forme de la bureaucratie « communiste ». Telle est la mécanique fondamentale de la révolution à toutes ses étapes. Dans la flotte, cette mécanique a pris une expression plus concentrée, et par là plus dramatique.

La composition politique du soviet de Cronstadt reflétait la composition sociale de la garnison et des équipages.

Dès l'été 1917, la direction du soviet appartenait au parti bolchevik. Il s'appuyait sur la meilleure partie des marins et comprenait nombre de révolutionnaires passés par l'illégalité, libérés des bagnes. Mais les bolcheviks constituaient, si je me souviens bien, même durant les journées de l'insurrection d'Octobre, moins de la moitié du soviet. Plus de la moitié était constituée par les socialistes-révolutionnaires et les anarchistes. Les mencheviks n'existaient absolument pas à Cronstadt. Le parti menchevik haïssait Cronstadt. Les socialistes-révolutionnaires officiels n'avaient d'ailleurs pas à son égard une attitude meilleure. Les socialistes-révolutionnaires de Cronstadt étaient passés très vite à l'opposition contre Kerenski⁶ et constituaient un des détachements de choc de ceux qu'on appelait les socialistes-révolutionnaires « de gauche ». Ils s'appuyaient sur les éléments paysans de la flotte et sur la garnison de terre. Quant aux anarchistes, ils constituaient le groupe le plus bigarré. Il y avait parmi eux d'authentiques révolutionnaires, du genre de Jouk ou de Jelezniak⁷; mais c'étaient des individus isolés, étroitement liés aux bolcheviks. La majorité des « anarchistes » de Cronstadt représentait la masse petite-bourgeoise de la ville et, du point de vue du niveau révolutionnaire, était au-dessous des socialistes-révolutionnaires de gauche. Le président du soviet était un sans-parti, « sympathisant anarchiste », mais

6 Aleksandr F. Kerenski (1882-1970), avocat, socialiste-révolutionnaire du groupe « travailliste », était président du gouvernement provisoire depuis la chute du prince Lvov.

7 Nous savons peu de chose sur Justin Jouk, condamné aux travaux forcés à perpétuité en 1909 pour vol dans une usine de sucre et assassinat d'un gardien, responsable en 1917 des Gardes rouges à Petrograd et qui, à ce titre, supervisa la distribution aux ouvriers des grenades prises à l'arsenal de Schlüsselbourg lors de la « Kornilovade », tué pendant la guerre civile.

Anatoli G. Jelezniak, dit *Jelezniakov* (1895-1919) avait été ouvrier agricole puis chauffeur sur un bateau en mer Noire. Mobilisé en 1915, il déserta en 1916, Arrivé à Petrograd au lendemain de la révolution, il fut l'un des dirigeants de la résistance des ouvriers et marins anarchistes qui avaient occupé la villa de l'ancien gouverneur Durnovo et proclamé son « expropriation » en « maison de repos » pour le peuple. Arrêté le 14 juin après l'assaut des forces de police contre la « datcha Durnovo », il fut condamné à 14 ans de travaux forcés et s'évada peu après. Revenu à Petrograd à la tête d'un détachement de marins, il était délégué au 2^e congrès des soviets et participa à l'assaut du Palais d'Hiver. En janvier 1918, en sa qualité de commandant de la garde du Palais de Tauride, il ordonna la dispersion de l'Assemblée constituante. Au cours de la guerre civile, il commanda successivement un régiment, une division d'infanterie, puis un train blindé et fut tué au combat en juin 1919.

au fond un petit fonctionnaire tout à fait paisible, qui avait été auparavant plein de déférence pour les autorités tsaristes et l'était maintenant pour la révolution. L'absence complète de mencheviks, le caractère « gauche » des socialistes-révolutionnaires et la coloration anarchiste de la petite bourgeoisie s'expliquent par l'acuité de la lutte révolutionnaire de la flotte et l'influence dominante de la partie prolétarienne des marins.

Les modifications intervenues pendant les années de la guerre civile

Cette caractérisation politique et sociale de Cronstadt que l'on pourrait, si l'on voulait, corroborer et illustrer par de nombreux faits et documents, permet déjà d'entrevoir les modifications qui se sont produites à Cronstadt durant les années de la guerre civile et dont le résultat fut de changer sa physionomie jusqu'à la rendre méconnaissable. C'est précisément sur ce côté très important de la question que mes accusateurs tardifs ne disent pas un mot, en partie par ignorance, en partie par mauvaise foi.

Oui, Cronstadt fut une page héroïque de l'histoire de la révolution. Mais la guerre civile commença à dépeupler systématiquement Cronstadt et toute la flotte de la Baltique. Déjà, dans les journées de l'insurrection d'Octobre, des détachements de marins de Cronstadt furent envoyés en renfort à Moscou. D'autres furent ensuite dirigés sur le Don, en Ukraine, pour réquisitionner le blé, organiser le pouvoir local. Les premiers temps, Cronstadt semblait inépuisable. Il m'arriva d'envoyer de différents fronts des dizaines de télégrammes réclamant la mobilisation de nouveaux détachements « sûrs », formés d'ouvriers de Petrograd et de marins de la Baltique. Mais, dès la fin de 1918 et en tout cas pas plus tard que 1919, les fronts commencèrent à se plaindre que les nouveaux détachements marins de Cronstadt n'étaient pas bons, qu'ils étaient exigeants, indisciplinés, peu sûrs au combat, en somme, plus nuisibles qu'utiles.

Après la liquidation de loudénitch⁸ à l'hiver 1919, la flotte de la Baltique et Cronstadt tombèrent dans une prostration totale. On en avait retiré tout ce qui avait quelque valeur, pour le jeter dans le Sud, contre Denikine⁹. Si les marins de Cronstadt de 1917-1918 s'étaient trouvés considérablement au-dessus du niveau de l'Armée rouge et avaient constitué l'armature de ses premiers détachements, de même que l'armature du régime soviétique dans de nombreux gouvernements, les marins qui étaient restés dans le Cronstadt « en paix » jusqu'au début de 1921 sans trouver d'emploi sur aucun des fronts de la guerre civile, étaient en règle générale considérablement au-dessous du niveau moyen de l'Armée rouge, et contenaient un fort pourcentage d'éléments complètement démoralisés qui portaient d'élégants pantalons bouffants et se coiffaient comme des souteneurs.

La démoralisation sur la base de la famine et de la spéculation avait de façon générale terriblement augmenté vers la fin de la guerre civile. Ce qu'on appelait le *mechotchnitchestvo* (« le petit marché noir ») avait revêtu le caractère d'un fléau social qui menaçait d'étrangler la révolution. Et, à Cronstadt particulièrement, garnison qui était oisive et vivait sur son passé, la démoralisation avait atteint des proportions très importantes. Quand la situation devint particulièrement difficile dans Petrograd affamée, on examina plus d'une fois, au Bureau politique, la question de savoir s'il ne fallait pas faire un « emprunt intérieur » à Cronstadt, où restaient encore d'importantes réserves de denrées variées. Mais les délégués des ouvriers de Petrograd répondaient : « Ils ne nous donneront rien de plein gré. Ils trafiquent sur les draps, le charbon, le pain. A Cronstadt

8 Nikolai N. *loudénitch* (1862-1933), officier de carrière, général commandant au Caucase en 1905, réfugié en Finlande après octobre 1917, commande l'armée du Nord-Ouest qui échoue contre Petrograd en novembre 1919, se replie et émigre en Grande-Bretagne.

9 Anton I. *Denikine* (1872-1947) succéda à Kornilov au commandement des forces blanches du Sud en mars 1918. Il se battait pour « la Russie une et indivisible » et la reprise de la terre aux paysans. Battu en novembre 1919, il émigra.

aujourd'hui, toute la racaille a relevé la tête. » Telle était la situation réelle, sans les doucereuses idéalizations faites après coup.

Il faut ajouter encore que s'étaient réfugiés dans la flotte de la Baltique, en se portant « volontaires », des marins lettons et estoniens qui craignaient de partir au front et cherchaient à revenir dans leurs patries bourgeoises, la Lettonie et l'Estonie. Ces éléments étaient résolument hostiles au pouvoir soviétique et ont bien manifesté cette hostilité pendant les journées de l'insurrection de Cronstadt. Et, en même temps, des milliers et des milliers d'ouvriers lettons, surtout d'anciens manœuvres, faisaient preuve, sur tous les fronts de la guerre civile, d'un héroïsme sans précédent... On ne peut mettre dans le même sac ni tous les Lettons ni tous ceux de Cronstadt. Il faut savoir opérer les différenciations politiques et sociales.

Les causes sociales du soulèvement

La tâche d'une enquête sérieuse est de déterminer, sur la base de données objectives, la nature sociale et politique de la rébellion de Cronstadt et la place qu'elle occupe dans le développement de la révolution. En dehors de cela, la « critique » se réduit à des lamentations sentimentales du type pacifiste à la manière d'Alexandre Berkman, d'Emma Goldman¹⁰ et de leurs émules récents. Ces messieurs n'ont pas la moindre notion des critères et des méthodes d'une enquête scientifique. Ils citent les appels des insurgés comme des prédicateurs dévots citent les Saintes Écritures. Ils se plaignent d'ailleurs que je ne tienne pas compte des « documents », c'est-à-dire de l'Évangile selon Makhno¹¹ et autres apôtres. « Tenir compte » des documents ne signifie pas les croire sur parole. Marx disait déjà qu'on ne pouvait pas juger les partis ni les individus sur ce qu'ils disent d'eux-mêmes. Le caractère d'un parti est déterminé beaucoup plus par sa composition sociale, son passé, ses relations avec les différentes classes et couches sociales que par ses déclarations verbales ou écrites, surtout quand elles sont faites au moment critique de la guerre civile. Si nous nous mettions, par exemple, à prendre pour argent comptant les innombrables proclamations de Negrin, Companys, Garcia Oliver¹² et Cie, nous devrions reconnaître que ces messieurs sont les amis ardents du socialisme. Ils sont pourtant en fait ses perfides ennemis.

En 1917-1918, les ouvriers révolutionnaires entraînent derrière eux la masse paysanne, non seulement dans la flotte, mais également dans tout le pays. Les paysans s'emparèrent de la terre et la partagèrent, le plus souvent sous la direction des marins et des sol-

10 Alexander Berkman (1870-1936), né en Pologne, a rejoint très tôt le mouvement anarchiste et passé 14 ans en prison pour un attentat contre le magnat de l'acier Henry Clay Frick. Il prit une position antimilitariste pendant la guerre et fut arrêté pour avoir appelé à refuser les ordres de mobilisation. Expulsé des États-Unis, il alla en Russie où il tenta vainement de s'opposer à la répression qui s'abattit sur ses camarades surtout à partir de mars 1921. Il s'est suicidé. Emma Goldman (1869-1940) eut le même itinéraire et mourut au cours d'une tournée de propagande, à Toronto.

11 Nestor Makhno (1889-1935), fils de paysan, condamné à mort pour un acte terroriste qui avait coûté la vie à un policier en 1906, avait vu sa peine commuée. « Formé » en prison par Archinov, il réussit pendant la guerre civile à construire une « Armée insurgée » indépendante des Rouges et des Blancs et un conseil militaire révolutionnaire qui coiffait les territoires libérés par ses partisans. Il fut finalement écrasé par l'Armée rouge et se réfugia en France.

12 Juan Negrin Lopez (1880 -1956), docteur et professeur à la Faculté de médecine de Madrid, socialiste de droite, était marié à une Russe. Il fut ministre des Finances du gouvernement Largo Caballero et candidat du P.C. pour lui succéder. Son gouvernement coïncida avec l'influence maximale du P.C.E.

Luis Companys y Jover (1883-1940), avocat, défenseur des militants de la C.N.T., le chef de file des « catalanistes de gauche » de la Esquerra Catalana, présida la Généralité de Catalogne en 1936 et fut un élément « libéral » du Front populaire.

Juan Garcia Oliver (1901-1980), garçon de café, membre du groupe d'action Solidarios, puis, après 1930, du groupe Nosotros, était l'un des activistes anarchistes les plus connus. Au cours des années 30, il s'identifia avec le courant « anarcho-bolchevik », qui insistait sur la nécessité d'une « politique militaire ». Très influent dans la C.N.T. catalane, il fut le véritable chef du Comité des milices antifascistes de Catalogne qui lui avait confié l'organisation de la défense. Il devint en novembre ministre de la Justice dans le gouvernement de Front populaire présidé par Largo Caballero.

ats qui rentraient dans leur village. Les réquisitions de pain ne faisaient que commencer et se limitaient d'ailleurs presque totalement à frapper les hobereaux et les koulaks. Les paysans se firent aux réquisitions comme à un mal temporaire. Mais la guerre civile dura trois ans. La ville ne donnait presque rien au village et lui prenait presque tout, surtout pour les besoins de la guerre. Les paysans avaient approuvé les « bolcheviks », mais devenaient de plus en plus hostiles aux « communistes ». Si au cours de la période précédente, les ouvriers avaient mené en avant les paysans, les paysans maintenant tiraient les ouvriers en arrière. C'est seulement par suite d'un tel changement d'état d'esprit que les Blancs réussirent à attirer partiellement à eux des paysans et même des demi-ouvriers et demi-paysans de l'Oural. C'est de ce même état d'esprit, c'est-à-dire de l'hostilité à l'égard de la ville, que s'est nourri le mouvement de Makhno, lequel arrêta et pillait les trains destinés aux fabriques, aux usines et à l'Armée rouge, détruisait les voies ferrées, exterminait les communistes, etc. Bien entendu Makhno appelait cela la lutte anarchiste contre l'« État ». En fait, c'était la lutte du petit propriétaire exaspéré contre la dictature prolétarienne. Un mouvement analogue se produisit dans un certain nombre d'autres provinces, surtout dans celle de Tambov, sous le drapeau des « socialistes-révolutionnaires »¹³. Enfin, dans diverses parties du pays, étaient à l'œuvre des détachements paysans qu'on appelait « les Verts », qui ne voulaient reconnaître ni les Rouges ni les Blancs et se tenaient à l'écart des partis de la ville. Les « Verts » se mesuraient parfois aux Blancs et reçurent d'eux de cruelles leçons; mais ils ne rencontraient certes pas de pitié de la part des Rouges non plus. De même que la petite bourgeoisie est broyée entre les meules du grand capital et du prolétariat, de même les détachements de partisans paysans étaient réduits en poudre entre l'Armée rouge et l'Armée blanche.

Seul un homme à l'esprit tout à fait creux peut voir dans les bandes de Makhno ou dans l'insurrection de Cronstadt une lutte entre les principes abstraits de l'anarchisme et du socialisme d'État. Ces mouvements étaient en fait les convulsions de la petite bourgeoisie paysanne, laquelle voulait assurément s'affranchir du capital, mais en même temps n'était nullement d'accord pour se soumettre à la dictature du prolétariat. Elle ne savait pas concrètement ce qu'elle voulait elle-même et, de par sa situation, ne pouvait pas le savoir. C'est pourquoi elle couvrait si facilement la confusion de ses revendications tantôt du drapeau anarchiste et tantôt du drapeau populiste, tantôt d'un simple drapeau « vert ». S'opposant au prolétariat, elle tentait, sous tous ces drapeaux, de faire tourner à l'envers la roue de la révolution.

Le caractère contre-révolutionnaire de la rébellion de Cronstadt

Entre les diverses couches sociales et politiques de Cronstadt, il n'y avait évidemment pas de cloisons étanches. Pour prendre soin des machines, il était resté à Cronstadt un certain nombre d'ouvriers et de techniciens qualifiés. Mais leur sélection s'était faite par élimination, et c'étaient les moins sûrs politiquement et les moins propres à la guerre civile qui étaient restés. C'est de ces éléments que sortirent par la suite plusieurs « chefs » du mouvement. Cependant, ce fait absolument naturel et inévitable, que certains accusateurs soulignent triomphalement, ne change en rien la physionomie anti-prolétarienne de la rébellion. Si on ne se laisse pas abuser par des mots d'ordre pompeux, de fausses étiquettes, etc., le soulèvement de Cronstadt n'apparaît que comme une réaction armée de la petite bourgeoisie contre les difficultés de la révolution socialiste et la rigueur de la dictature prolétarienne. C'est précisément la signification du mot d'ordre de Cronstadt, « Les

¹³ On a très peu d'informations sur cette insurrection paysanne dont le chef était A.S. Antonov (?-1922), un instituteur membre du parti s.-r. depuis 1905, sauf qu'elle s'étendit largement dans la région de Tambov, en 1921, à partir de la résistance aux livraisons obligatoires, et qu'elle fut réduite cette même année par 30 000 hommes commandés par Toukhatchevski.

soviets sans communistes », dont se sont immédiatement emparé non seulement les socialistes-révolutionnaires, mais aussi les libéraux bourgeois. En tant que représentant le plus perspicace du capital, le professeur Milioukov comprenait qu'affranchir les soviets de la direction des communistes, c'était tuer à bref délai les soviets. C'est confirmé par l'expérience des soviets russes dans la période du règne des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires et plus clairement encore par l'expérience des soviets allemands et autrichiens sous le règne de la social-démocratie. Les soviets dominés par les socialistes-révolutionnaires et les anarchistes ne pouvaient servir que de marchepieds pour passer de la dictature du prolétariat à la restauration capitaliste. Ils n'auraient pu jouer aucun autre rôle, quelles qu'aient été les « idées » de leurs membres. Le soulèvement de Cronstadt avait ainsi un caractère contre-révolutionnaire.

Du point de vue de classe, lequel — sans offenser messieurs les éclectiques — demeure le critère fondamental, non seulement pour la politique, mais aussi pour l'histoire, il est extrêmement important de comparer le comportement de Cronstadt à celui de Petrograd dans ces journées critiques. De Petrograd aussi, on avait extrait toute la couche dirigeante des ouvriers. Dans la capitale désertée régnaient la famine et le froid, plus cruellement encore peut-être qu'à Moscou. Période héroïque et tragique ! Tous étaient affamés et irrités. Tout le monde était mécontent. Il y avait dans les usines une sourde fermentation. En coulisse, des organisateurs venus des socialistes-révolutionnaires et des officiers blancs tentaient de lier le soulèvement militaire à un mouvement d'ouvriers mécontents. Le journal de Cronstadt parlait de barricades à Petrograd, de milliers de tués. La presse du monde entier le répétait. Mais en réalité il s'est produit un phénomène inverse. Le soulèvement de Cronstadt n'a pas attiré, mais repoussé les ouvriers de Petrograd. La démarcation s'opéra selon la ligne des classes. Les ouvriers sentirent immédiatement que les rebelles de Cronstadt se trouvaient de l'autre côté de la barricade, et ils soutinrent le pouvoir soviétique. L'isolement politique de Cronstadt fut la cause de son manque d'assurance interne et de sa défaite militaire.

La Nep et l'insurrection de Cronstadt

Victor Serge¹⁴, qui semble vouloir fabriquer une synthèse quelconque de l'« anarchisme », du poumisme et du marxisme, s'est mêlé bien malencontreusement à la discussion sur Cronstadt. Selon lui, l'introduction, une année plus tôt, de la Nep aurait pu éviter le soulèvement. Admettons-le. Mais il est très difficile de donner après coup de tels conseils. Certes, comme Serge le fait remarquer, j'avais proposé dès le début de 1920 le passage à la Nep¹⁵. Mais je n'étais nullement convaincu d'avance du succès. Ce n'était pas pour moi un secret que le remède pouvait s'avérer pire que le mal. Quand je me heurtai à l'opposition de la direction du parti, je ne fis pas ouvertement appel à la base, pour ne pas mobiliser la petite bourgeoisie contre les ouvriers. Il fallut l'expérience des douze mois qui suivirent pour convaincre le parti de la nécessité d'un cours nouveau. Mais il est remarquable que précisément les anarchistes de tous les pays aient accueilli la Nep comme... une trahison du communisme. Et maintenant, les avocats des anarchistes nous accusent de ne pas l'avoir introduite une année plus tôt !

Au cours de l'année 1921, Lénine a plus d'une fois publiquement reconnu que l'obstination du parti à maintenir les méthodes du communisme de guerre était devenue une grave er-

14 Victor L. Kibaltchich, dit Victor Serge (1890-1947), ancien anarchiste lié à la « bande à Bonnot », était devenu bolchevik en Russie en 1918. Membre de l'Opposition de gauche à partir de 1923, il avait été déporté en 1933 et autorisé à quitter l'U.R.S.S. en 1936. Il avait consacré plusieurs articles à la question de Cronstadt dans *La Révolution prolétarienne*.

15 Trotsky avait proposé, dès le début de 1920, l'abandon de la politique des « mesures de guerre », mais n'avait pas été suivi.

reur. Mais qu'est-ce que cela change à l'affaire ? Quelles qu'aient été les causes de l'insurrection de Cronstadt, immédiates ou lointaines, sa signification était celle d'une menace mortelle pour la dictature du prolétariat. La révolution prolétarienne, même si elle avait commis une erreur politique, devait-elle se punir elle-même et se suicider ?

Ou peut-être suffisait-il de communiquer aux insurgés de Cronstadt les décrets sur la Nep pour les apaiser de cette façon ? Illusion ! Les insurgés n'avaient pas consciemment de programme, et, par la nature même de la petite bourgeoisie, ne pouvaient pas en avoir. Eux-mêmes ne comprenaient pas clairement que leurs pères et leurs frères avaient, avant tout, besoin de la liberté du commerce. Ils étaient mécontents, révoltés, mais ne connaissaient pas d'issue. Les éléments les plus conscients, c'est-à-dire les plus à droite, qui agissaient en coulisse, voulaient la restauration du régime bourgeois. Mais ils n'en parlaient pas à voix haute. L'aile « gauche » voulait la liquidation de la discipline, les « soviets libres » et une meilleure pitance. Le régime de la Nep ne pouvait apaiser les paysans que graduellement, et, à la suite des paysans, la partie mécontente de l'armée et de la flotte. Mais il fallait pour cela l'expérience et le temps.

Il est plus puéril encore de prétendre que l'insurrection n'était pas une insurrection, que les marins ne proféraient aucune menace, qu'ils s'étaient « seulement » emparés de la forteresse et des bâtiments de guerre, etc. Cela veut dire que si les bolcheviks ont attaqué la forteresse en passant sur la glace, la poitrine à découvert, c'est uniquement à cause de leur mauvais caractère, de leur penchant à provoquer artificiellement des conflits, de leur haine des marins de Cronstadt ou de la doctrine anarchiste (à laquelle, soit dit en passant, personne ne pensait en ces jours-là). N'est-ce pas là bavardage puéril ? Se mouvant librement dans l'espace et le temps, des critiques dilettantes essaient — dix-sept ans après — de nous suggérer l'idée que tout se serait terminé à la satisfaction générale, si la révolution avait laissé à eux-mêmes les marins insurgés. Mais le malheur est que la contre-révolution ne les aurait nullement laissés à eux-mêmes. La logique de la lutte donnait, dans la forteresse, l'avantage aux éléments les plus extrémistes, c'est-à-dire aux contre-révolutionnaires. Le besoin de ravitaillement aurait placé la forteresse dans la dépendance directe de la bourgeoisie étrangère et de ses agents, les émigrés blancs. Tous les préparatifs nécessaires pour cela étaient déjà en cours. Attendre passivement, dans de telles conditions, un dénouement heureux, c'est sans doute ce dont auraient été capables des gens du type des anarcho-syndicalistes espagnols ou des poumistes. Par bonheur les bolcheviks appartenaient à une autre école. Ils considéraient que leur devoir était d'éteindre l'incendie dès le début, et par conséquent, avec le moins de victimes.

Les « insurgés de Cronstadt » sans forteresse

Au fond, messieurs les critiques sont les adversaires de la dictature du prolétariat, et, de ce fait, les adversaires de la révolution. C'est en cela que tient tout le secret. Certes, un certain nombre d'entre eux admettent en paroles révolution et dictature. Mais cela ne vaut guère mieux. Ils veulent une révolution qui ne mènerait pas à la dictature et une dictature qui s'exercerait sans contrainte. Ce serait bien entendu une dictature fort « agréable ». Mais cela exige quelques détails : un développement très régulier et surtout, un niveau très élevé des masses travailleuses. Dans de telles conditions, la dictature ne serait plus nécessaire. Certains anarchistes, qui sont au fond des pédagogues libéraux, espèrent que, dans cent ou dans mille ans, les travailleurs auront atteint un niveau de développement si élevé que la contrainte sera inutile. Assurément, si le capitalisme était capable de mener à un tel développement, il serait inutile de le renverser. Il n'y aurait aucun besoin, ni de révolution violente, ni de la dictature qui est la conséquence inévitable de la victoire révolution-

naire. Cependant le capitalisme décadent actuel laisse peu de place aux illusions humanitaires et pacifistes.

La classe ouvrière — pour ne pas parler des masses semi-prolétariennes — est hétérogène, socialement comme politiquement. La lutte des classes engendre la formation d'une avant-garde qui attire à elle les meilleurs éléments de la classe. La révolution est possible au moment où l'avant-garde réussit à entraîner avec elle la majorité du prolétariat. Mais cela ne signifie nullement que disparaissent les contradictions entre les travailleurs eux-mêmes. Au point culminant de la révolution, elles sont certes atténuées, mais seulement pour se manifester, ensuite, à la seconde étape, dans toute leur acuité. Telle est la marche de la révolution dans son ensemble. Telle fut sa marche à Cronstadt. Quand des raisonneurs en pantoufles veulent prescrire après coup à la révolution d'Octobre un autre itinéraire, nous ne pouvons que leur demander respectueusement de nous indiquer où et quand leurs grands principes se sont trouvés confirmés en pratique, ne fût-ce que partiellement, ne fût-ce tendanciellement ? Où sont les signes qui permettent de compter à l'avenir sur le triomphe de ces principes ? Nous n'aurons bien entendu jamais de réponse.

La révolution a ses lois. Nous avons formulé depuis longtemps ces « leçons d'Octobre », qui ont une importance non seulement russe, mais également internationale. Personne n'a tenté de proposer d'autres « leçons ». La révolution espagnole confirme par la négative les « leçons d'Octobre ». Mais les critiques sévères se taisent ou se dérobent. Le gouvernement de « Front populaire » étouffe la révolution socialiste et fusille les révolutionnaires : les anarchistes participent à ce gouvernement et, quand on les chasse, ils continuent à soutenir les bourreaux¹⁶. Et leurs avocats et alliés étrangers s'occupent pendant ce temps de défendre... la rébellion de Cronstadt contre les féroces bolcheviks. Ignoble comédie !

Les discussions actuelles autour de Cronstadt tournent autour du même axe de classe que le soulèvement de Cronstadt lui-même, au travers duquel la partie réactionnaire des marins tentait de renverser la dictature du prolétariat.

Sentant leur impuissance sur l'arène de la politique révolutionnaire d'aujourd'hui, les confusionnistes et les éclectiques petits-bourgeois tentent d'utiliser le vieil épisode de Cronstadt pour combattre la IV^e Internationale, c'est-à-dire le parti mondial de la révolution prolétarienne. Ces « Cronstadtien » modernes seront écrasés comme les autres, sans avoir recours aux armes, il est vrai, car, heureusement, ils n'ont pas de forteresse.

16 Allusion à l'attitude très réservée des dirigeants de la C.N.T.-F.A.I. à l'égard des campagnes contre les assassinats et enlèvements de militants révolutionnaires en Espagne « républicaine ».